



HAL
open science

Un échange impossible ? Anthropologie sociale britannique et ethnologie française dans l'entre-deux-guerres : le cas du "culture contact"

Benoît de L'Estoile

► **To cite this version:**

Benoît de L'Estoile. Un échange impossible ? Anthropologie sociale britannique et ethnologie française dans l'entre-deux-guerres : le cas du "culture contact". La Lettre de la Maison Française d'Oxford, 1997, 7, pp.21-40. hal-02559925

HAL Id: hal-02559925

<https://hal.science/hal-02559925>

Submitted on 30 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un échange impossible? Anthropologie sociale britannique et ethnologie française dans l'entre-deux- guerres : le cas du "culture contact"

Le titre de ma communication paraîtra bien pessimiste à ceux qui sont quelque peu familiers de l'histoire de l'anthropologie. On sait en effet à quel point les durkheimiens se sont nourris des travaux de l'anthropologie britannique. La contribution peut-être la plus fameuse de l'Ecole française pendant l'entre-deux-guerres, *L'Essai sur le Don*, de Mauss (1925), est pour une part importante une élaboration à partir de la description de la *kula* trobriandaise par Malinowski dans *Argonauts of the Western Pacific* (1922). Réciproquement, on a souvent remarqué tout ce que l'anthropologie sociale britannique dite "fonctionnaliste" doit à Durkheim et aux travaux du groupe de *l'Année Sociologique*.¹ D'ailleurs, Mauss est invité à plusieurs reprises en Grande-Bretagne; c'est ainsi qu'il écrivit son fameux essai sur "la notion de personne" à l'occasion de la *Huxley Memorial Lecture* de 1938.²

Transferts et fécondations mutuelles apparaissent donc à la fois nombreux et substantiels.

Pourtant, plutôt que d'analyser ce qui "passe" d'un côté de la Manche à l'autre, je voudrais plutôt me pencher aujourd'hui sur ce qui "ne circule pas", alors même qu'existent toutes les conditions, notamment institutionnelles, *a priori* favorables aux échanges: un cas négatif, d'absence de transferts, me semble en effet un point de départ intéressant pour réfléchir aux conditions sociales de possibilité du transfert d'une innovation cognitive.

La Manche, obstacle infranchissable?

Les années 1930 sont en effet un moment d'intense effervescence dans le domaine du savoir anthropologique, marqué par un intérêt nouveau

¹ Dont Raymond Firth dit que c'était la "Bible" des anthropologues britanniques (communication personnelle).

² On pourrait multiplier les exemples. Paul Rivet est invité en 1930 à prononcer la prestigieuse *Frazer Lecture*, et invite l'année suivante Malinowski à Paris. Evans-Pritchard a une correspondance suivie avec Lévy-Bruhl, dont les ouvrages sont traduits dans les années 1920. En 1934, a lieu à Londres le premier Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, auquel participe une importante délégation française, etc.

pour l'Afrique. En Grande-Bretagne, Malinowski propose une redéfinition de l'anthropologie, qui doit s'intéresser désormais à l'étude des phénomènes sociaux contemporains dans les sociétés jusque là considérées en tant que "primitives". De nouveaux objets sont abordés, notamment ce qu'on appelle le "culture contact", c'est-à-dire les effets du contact colonial, et de nouvelles pratiques de recherche sont développées.

La France, connaît également une intense activité, scandée par la création de l'Institut d'Ethnologie (1925), de la Société des Africanistes (1930) et du Musée de l'Homme (1937), et voit la constitution d'une école d'ethnologie africaniste autour de Griaule; cependant, les innovations cognitives britanniques semblent rester quasiment sans écho de l'autre côté du Channel.

C'est ce constat attristé que fait en 1941, Henri Labouret, qui, grâce à sa position de co-directeur de l'Institut International des Langues et Civilisations Africaines, est un bon connaisseur des deux espaces. Dans la Préface d'un ouvrage qu'il consacre aux *Paysans d'Afrique Occidentale*, Labouret suggère qu'il existe un lien entre la politique coloniale et le type de recherches dominant dans chaque pays.

" Les Anglais ... ont adopté une politique d'administration indirecte tendant à faire progresser les groupements indigènes dans le cadre de leur civilisation. Ils ont été conduits ainsi à étudier les langues, le droit, les comportements sociaux de leurs ressortissants. (...) On note depuis une quinzaine d'années une orientation nouvelle de ces recherches, qui porte de plus en plus sur les effets de la "mise en contact" des représentants de races différentes".

En revanche, *"En France, (...) un abîme subsiste entre les conceptions de l'administration coloniale et celle des ethnographes, ethnologues ou sociologues qui s'intéressent aux populations indigènes. Les fonctionnaires (...) restent indifférents aux recherches des enquêteurs bénévoles, auxquels une liberté complète est laissée. Ceux-ci s'attachent donc uniquement aux questions qui les préoccupent. Nous leur devons depuis quelques années de remarquables études sur la préhistoire, les différentes formes de la religion, le culte des ancêtres, les sociétés de masques, les jeux, les systèmes de parenté, etc. En revanche, ils ne se sont guère appliqués jusqu'ici à résoudre certains problèmes susceptibles de retenir toute l'attention des gouvernements locaux, par exemple les conceptions juridiques des indigènes, le régime foncier qui en découle, l'organisation économique familiale, villageoise ou territoriale, la production, les échanges; la circulation, la répartition des richesses à l'intérieur et hors des collectivités, les niveaux de vie des indigènes, leur alimentation, leurs possibilités fiscales dans les centres ruraux et dans les cités."*

Ce bilan de l'ethnologie africaniste de l'entre-deux-guerres définit à la fois les thèmes préférentiels abordés dans ce domaine de recherche et, par contraste avec ceux qui sont développés en Grande-Bretagne, ce que Labouret voit comme des "manques".

Certains seraient tentés d'expliquer ces différences comme le produit de "cultures nationales" ou "traditions de recherche" bien marquées: les études sur le fonctionnement des sociétés seraient ainsi le fruit de l'empirisme qui marque le caractère anglais depuis Bacon, alors que l'idéalisme, marque de "l'esprit français" héritée de Descartes, pousserait à privilégier les cosmologies et les "mentalités". Ce type de proposition est au mieux l'apposition d'une étiquette, qui constate des différences; pour autant, le seul fait de nommer le contraste n'est pas en rendre compte. En outre, une telle généralisation ne permet pas d'expliquer les subites transformations de cette "culture nationale" après 1945, quand le thème du "changement social", et les références aux travaux britanniques, prennent plus d'importance en France.

Là encore, certains attribueraient ce décalage temporel au fait que les idées se meuvent lentement, que les innovations mettent du temps à traverser les frontières, à être connues et à être comprises; le paradoxe, dans ce cas précis, c'est qu'il existe dans l'entre-deux-guerres plusieurs structures spécifiquement destinées à promouvoir les échanges internationaux; les contacts sont réguliers, importants, et ne suffisent donc pas à expliquer le "retard" dans la transmission.

C'est à l'élucidation de ce paradoxe que je voudrais m'attacher: pourquoi le thème de ce qu'on appelle alors le "*culture contact*", (qu'on appellera plus tard "changement social") n'est pas repris en France, alors qu'existent à la fois des conditions similaires dans les territoires coloniaux et des contacts importants?

Je présenterai d'abord les structures matérielles de l'échange, puis brièvement la révolution britannique, avant d'envisager les différents groupes qui en France sont susceptibles d'adopter les innovations britanniques.

Les instruments de l'échange:

Les conditions optimales pour des transferts semblent pourtant réunies ; il existe depuis 1926 un organisme international dont la vocation est précisément de faciliter les échanges internationaux dans le domaine du savoir sur l'Afrique: l'Institut International de Langues et Civilisations Africaines (International Institute of African Languages and Cultures, ou IIALC).

L'objectif de sa création est évoqué par un des fondateurs, le missionnaire anthropologue Edwin W Smith:

*"Dissatisfaction with the prevailing order of things occupied the minds of all who were faced with the burning problems of Africa at that time... They saw the need for an application of scientific method to a solution of the questions arising from the contact of Western civilization."*³

Dans une perspective typiquement réformiste de résolution des désordres politiques et sociaux par un recours à la science, l'objectif est donc de créer un *lieu neutre* qui permette de transcender les clivages politiques, nationaux, religieux⁴. Les fondateurs de l'Institut partagent l'espoir qu'il est possible de dépasser les barrières nationales et les conflits dûs à l'ignorance par l'appel à la discussion rationnelle et au pouvoir d'une science qui ne connaît pas de frontières. Alors qu'on a souvent évoqué le déclin de l'internationalisme scientifique au lendemain d'une guerre qui a déchiré l'Europe, la création d'une institution destinée à favoriser les échanges intellectuels et la coopération internationale possède une dimension utopique qui n'est pas étrangère à "l'esprit de Genève". L'Institut est en quelque sorte l'équivalent dans la sphère intellectuelle coloniale de ce qu'est la Société des Nations dans le domaine diplomatique⁵. Lors du Congrès de l'IIALC qui se tient à Paris, en 1931, à l'occasion de l'Exposition Coloniale, le Colonel Derendinger rappelle aussi les enjeux d'une union européenne sur le terrain colonial, face aux revendications indigènes: "Son titre international rappelle à ces Gouvernements qu'ils (...) doivent être étroitement solidaires en présence des formidables mouvements sociaux qui se préparent en Afrique."

Cette volonté œcuménique, à tous les sens du terme, est symbolisée par la mise en place d'une Direction collégiale: le Président est un Britannique, fils de chapelain anglican, Lord Lugard, héros colonial, puis théoricien de l'Administration Indirecte; un des deux Directeurs, l'Allemand Westermann est un missionnaire luthérien devenu spécialiste éminent de linguistique africaine; l'autre, Delafosse, administrateur français

³ Smith, E. W. (1934) *The Story of the Institute. A Survey of Seven Years*, *Africa* 7: 1-27.

⁴ Sur les efforts de création d'une science internationale des réformateurs sociaux, voir p.ex. C.Topalov, *La naissance du chômeur*, Albin Michel, 1994, notamment le chapitre "Réformer".

⁵ Il s'agit en particulier de réintégrer "pacifiquement" l'Allemagne dans le débat international sur l'Afrique, dont elle avait été exclue par les traités de paix. Ce n'est pas un hasard si Lugard et Delafosse ont été délégués de leurs pays respectifs à la Commission des Mandats Permanents mise en place par la SDN pour superviser les colonies retirées à l'Allemagne.

catholique devenu professeur de linguistique et ethnographie africaines⁶; enfin, le Secrétaire Général, Vischer, Suisse naturalisé britannique, est spécialiste des questions d'éducation au Colonial Office. L'Institut a son siège à Londres, et des bureaux à Berlin et à Paris.

Selon Lugard, son président, le nouvel Institut doit jouer deux rôles non remplis par les institutions existantes

- d'une part, il doit être un "*organe de coordination, un bureau central de renseignements*" pour tous ceux qui sont amenés à travailler dans le domaine africain.

- d'autre part, l'Institut doit s'efforcer de produire une "*association plus étroite entre la connaissance scientifique et les affaires pratiques*".

L'Institut se veut donc d'abord un lieu de centralisation et de redistribution du savoir entre les hommes de terrain⁷. Ses promoteurs s'efforcent dans un premier temps de le constituer en "Bureau central", en organe de coordination internationale des recherches portant sur les sociétés africaines. Ils se proposent de mettre en place un réseau d'"experts", qui seraient les correspondants "sur le terrain" de l'Institut et auxquels pourraient être adressées les demandes de renseignement. Une telle organisation reprend le système de division du travail qu'incarnaient des institutions comme le *Royal Anthropological Institute (RAI)*, mais en l'orientant dans une direction nouvelle : plutôt que de diriger les recherches des hommes de terrain conformément aux orientations définies par les savants du centre, il s'agit de les mettre à contribution pour produire une science répondant aux problèmes que rencontrent les "*practical men*".

La mise en relation de problèmes semblables dans différentes colonies africaines doit permettre une assistance mutuelle. C'est le rôle de la revue *Africa*, qui, contrairement à d'autres revues savantes (telle celle du *RAI*, *Man*) ou coloniales (généralement nationales) se veut un moyen de diffusion internationale du savoir sur les problèmes qui intéressent les hommes engagés dans la colonisation. Elle possède une caractéristique assez rare : celle de publier des articles en trois langues, allemand, anglais et français, les articles les plus importants étant résumés dans une autre langue. Ce caractère international fait d'*Africa* un lieu privilégié pour suivre le

⁶ Delafosse meurt dès 1926, et c'est Labouret (qui a lui-même été responsable à la Direction des Affaires Politiques du Ministère des Colonies des affaires concernant les Territoires sous mandat) qui lui succède.

⁷ "*The Institute will be a coordinating agency, a central bureau and a clearing-house for information. It will make the experience and knowledge of the most distinguished workers on African subjects in different parts of Africa and in Europe and America available in increasing measure for all workers in this field.*" (Lugard)

mouvement scientifique dans les différents pays d'Europe: les principales initiatives sont signalées dans de copieuses *Notes and News*.⁸

Par ailleurs, les membres de l'Institut effectuent un énorme travail de centralisation de l'information, qui passe notamment par l'établissement d'une bibliographie internationale des publications sur l'Afrique, régulièrement publiée dans la revue *Africa*, très complète. De très nombreux livres font l'objet de compte-rendus.

L'Institut lui-même n'est donc pas d'abord un organisme de recherche, mais bien un lieu de coordination. Ainsi, il semble fournir une structure optimale pour le développement de la communication scientifique internationale dans le domaine de l'étude des problèmes sociaux dans les colonies; la base matérielle indispensable aux échanges est présente.

L'anthropologie du *changing native* :

C'est précisément au sein de cette organisation internationale que se développe une redéfinition fondamentale des objets et des limites du savoir anthropologique en Grande-Bretagne. Je ne m'étendrai pas ici sur la révolution scientifique malinowskienne, qui aboutit à l'émergence de l'anthropologie sociale comme une entité autonome, libérée de la tutelle d'une Science de l'Homme totalisante incarnée par le *Royal Anthropological Institute (RAI)*, me contentant de rappeler quelques points essentiels. Malinowski développe dans *Africa* le programme de ce qu'il appelle une "anthropologie pratique", c'est-à-dire qui prenne pour objet les questions pratiques qui préoccupent les administrateurs, éducateurs et missionnaires⁹. Elle doit s'intéresser non plus, comme ceux qu'il appelle les "antiquaires", aux aspects spectaculaires, étranges, des coutumes indigènes, mais plutôt "au terne, au quotidien"; il s'agit d'occuper un "*anthropological no man's land*", en s'intéressant à "*the problems of population(...); the study of social organizations, above all of its fundamental institutions, the family, marriage, and educational agencies (...); law, economics and politics as we find them at work in primitive communities; (...) sociological or cultural linguistics*". Ce qui est en jeu ici est moins, comme le veut l'histoire des idées anthropologiques, le remplacement des théories évolutionniste ou diffusionniste par un nouveau prétendant "fonctionnaliste", qu'une redéfinition des limites et des objets de l'anthropologie, disqualifiant au nom de son manque de portée pratique

⁸ Par exemple, en 1928 est publiée une liste des cours de langues africaines existant dans les divers pays européens.

⁹ "*Practical Anthropology*" (1929), complété par "*The rationalization of anthropology and administration*" (1930). Voir Benoit de L'Estoile, 1994 - "L'anthropologue face au monde moderne: Malinowski et la rationalisation de l'anthropologie et de l'administration". *Genèses*, 17, 140-163.

l'essentiel de ce qui constituait jusque là le savoir anthropologique légitime.¹⁰

Cette nouvelle anthropologie se définit comme "sociale" et "fonctionnelle", dans la mesure où elle prétend s'intéresser aux "sociétés indigènes" non plus en tant que "primitives", témoignages vivants du passé de la civilisation, mais à la façon dont elles *fonctionnent aujourd'hui*. L'anthropologie doit donc abandonner ses prédilections "antiquaires" et s'intéresser au "*changing native*".¹¹

En même temps, ces textes constituent un plaidoyer pour la supériorité des anthropologues professionnels, formés selon des méthodes scientifiques modernes, sur les administrateurs et les missionnaires. Malinowski propose aux anthropologues de se démarquer de ces derniers non par les thèmes qu'ils abordent, mais par la manière (professionnelle et scientifique) dont ils les traiteront.

Ce programme sert de base à la rédaction d'un important plan de recherche financé par la Fondation Rockefeller (le "*Five-Year Plan of research*"), portant sur les effets sur la cohésion des sociétés africaines des changements liés à l'intégration de l'Afrique dans l'économie mondiale¹². Le plan de recherche de l'IALC joue à partir de 1932 un rôle important dans l'émergence d'une nouvelle question scientifique, celle du "*culture contact*", qui apparaît comme la traduction scientifique du problème des effets de la colonisation sur les sociétés indigènes. Ce thème, et celui du "*culture change*" qui lui est associé, prend dans les années 1930 une importance croissante. Il est particulièrement développé en Afrique du Sud. Ainsi, l'anthropologue Isaac Schapera, élève de Radcliffe-Brown, puis de Malinowski, dirige en 1934 un ouvrage d'universitaires sud-africains *Western Civilization and the Natives of South Africa: Studies in Culture contact*. (London, Routledge).

Le séminaire de Malinowski à la *London School of Economics (LSE)*, qui réunit la plupart des bénéficiaires de bourses Rockefeller, est un des principaux lieux d'élaboration de nouvelles méthodes pour l'approche du

¹⁰ "Nor can the colonial 'practitioner' base his decisions upon an anthropology concerned with the *pitcanthropus erectus*, or with the purely antiquarian reconstruction of various archaic cultures".

¹¹ "L'anthropologie du futur s'occupera de l'étude de l'indigène en mutation et des races "intermédiaires" ou "barbares"; elle s'intéressera autant à l'Hindou qu'au Tasmanien, aux paysans chinois qu'aux aborigènes australiens, au Noir des Antilles qu'au Trobriandais mélanésien, à l'Africain détribalisé de Harlem qu'au Pygmée de Perak. "

¹² "The inquiries fostered by the Institute should be directed towards bringing about a better understanding of the factors of social cohesion in original African society, the ways in which these are being affected by the new influences, tendencies towards new groupings and the formation of new social bonds, and forms of co-operation between African societies and western civilization." *Africa*, V, 1, 1932

“*culture contact*”. Une série d'articles sont publiés sur ce thème dans *Africa* à partir de 1934: les premiers sont ceux de Monica Hunter, “*The study of culture contact*” (VII, 3) et Lucy Mair “*The study of culture contact in Africa as a practical problem*” (VII, 4).

Ces articles sont repris en 1938, sous forme d'un mémorandum de l'IALC, *Methods of Study of Culture Contact in Africa*, précédé par une longue introduction de Malinowski, “*The anthropology of changing African cultures*”. Présentant le volume comme issu des discussions de la LSE, Lucy Mair insiste sur l'innovation qu'il constitue : “*it was felt, ... that the study of a type of phenomena which had previously received little attention from anthropologists might call for new concepts and new techniques.*” Un des aspects majeurs est en effet le développement de *techniques* nouvelles, adaptées à une enquête de terrain prolongée sur ce thème : c'est en ce sens qu'Audrey Richards propose que l'anthropologue procède à un recensement à l'échelle du village (“*The village census in the study of culture contact*”).

L'IALC est donc un lieu fondamental dans l'élaboration de cette anthropologie nouvelle qui se veut une analyse scientifique des phénomènes sociaux et des changements en cours dans l'Afrique Coloniale. L'étude du “*culture contact*” devient un domaine dans lequel les anthropologues sociaux développent une expertise, dans le cadre de stratégies de professionnalisation. Le “*Five-Year Plan*” permet de financer le séjour prolongé sur le “terrain” des jeunes anthropologues qui entourent Malinowski, permettant une modification radicale dans la division du travail, en créant le personnage nouveau de l'anthropologue de terrain, réunissant dans la même personne la connaissance du terrain des *practical men*, et la compétence théorique de l'*armchair anthropologist*.¹³

Labouret ou l'échec de l'ethnologie coloniale:

On pourrait s'attendre à ce que ces développements rencontrent un écho en France. Les possessions françaises d'Afrique ne sont en effet pas plus à l'abri des transformations sociales que les britanniques: les rapports des gouverneurs généraux évoquent ainsi l'accélération de “l'évolution”, avec le retour des tirailleurs venus combattre en métropole, et les bouleversements qu'amène le développement d'une économie de marché¹⁴.

¹³ Voir Benoît de L'Estoile, 1997b “*The Anthropologists 's natural preserve: social anthropology, scientific planning and development*”, à paraître dans *Information sur les Sciences Sociales*, 36 (2)

¹⁴ Voir par exemple la lettre du Gouverneur Général Angoulvant au Ministre des Colonies, à propos de l'Evolution des milieux indigènes (1918)

On a bien en France aussi, notamment de la part de l'administration coloniale dont la politique tend semble-t-il à se rapprocher de l'idéal britannique au cours des années 1930, l'émergence d'un intérêt plus grand pour la compréhension des "mentalités indigènes", qui passe notamment par l'étude des langues et des coutumes. Ainsi, en 1938, le Ministère des Colonies institue des primes pour les fonctionnaires capables de parler les langues indigènes. Les coloniaux affirment le désir de mieux connaître les populations dont ils ont la charge¹⁵. Dès 1931, le Congrès de la Société Indigène plaide ainsi la nécessité d'une meilleure connaissance des mentalités indigènes et de leur évolution.¹⁶

Un certain nombre de conditions favorables semblent donc réunies pour que se produise un transfert d'innovations cognitives dans le domaine de l'étude des transformations sociales en cours en Afrique. De fait, des tentatives sont faites en ce sens.

Henri Labouret (1878-1959) constitue un cas fascinant d'importateur raté; ce personnage quelque peu énigmatique, anglophone et anglophile, est peut-être dans l'entre-deux-guerres le meilleur connaisseur français de l'anthropologie britannique. De 1930 à sa mort, il recense régulièrement les travaux d'anthropologie sociale britannique dans *l'Anthropologie*, qui est sans doute la revue dont le statut scientifique est le plus assuré au début de cette période. De par sa position de co-directeur de l'IIALC, il est amené à suivre de près les nouvelles lignes de recherche développées autour d'une approche scientifique du " *culture contact* " dans le cadre du Five-Year plan: il reçoit notamment tous les " *reports on progress of work* " par lesquels les *Fellows* de l'Institut rendent compte de leurs recherches de terrain en cours. Il se rend régulièrement en Grande-Bretagne, notamment pour les réunions du Bureau de l'IIALC; il lui arrive à cette occasion d'intervenir dans le séminaire de Malinowski à la LSE¹⁷. Il apparaît donc comme particulièrement propre à jouer le rôle de passeur, d'importateur des pratiques scientifiques britanniques en France. De fait, il s'efforce de jouer ce rôle de traducteur, et d'abord au sens littéral: il se charge de la traduction des résumés des articles importants qui paraissent dans *Africa*; plus généralement, il cherche à promouvoir l'Institut auprès des autorités coloniales françaises; cependant, l'efficacité de ce travail

¹⁵ "Je ne cesserai de rappeler qu'une bonne administration doit être fondée sur une connaissance aussi complète que possible de nos indigènes" affirme par exemple une circulaire du Gouverneur Général de l'AEF, Antonetti, 16/10/ 1933 (Archives de l'AEF/ggaef/5d103).

¹⁶ Robert Delavignette signale à cette occasion l'importance de réaliser des études sur "les nouvelles classes des sociétés indigènes: nouveaux riches, employés de commerce, membres des communautés chrétiennes, fonctionnaires, nouvelle noblesse administrative, citoyens français". ("La connaissance des mentalités indigènes. AOF" in *Congrès International et intercolonial de la Société Indigène*, 1931)

¹⁷ *BM Seminars*, BLPES

d'importation apparaît faible, comme lui-même le reconnaît dans le texte cité plus haut. Pour comprendre cet échec, il faut saisir, au delà des idiosyncrasies du personnage, la position qu'il occupe dans l'espace de la science coloniale en France.

Sur le modèle de Delafosse, l'investissement de Labouret dans l'univers savant est vécu comme inséparable de l'investissement dans l'univers colonial. Membre du Comité de l'Afrique Française, organe du lobby pro-colonial français, il écrit régulièrement dans sa revue, spécialement sur les questions de politique coloniale et d'éducation dans les colonies; il est également membre de l'Institut Colonial International. Il participe à la revue *Outre-Mer*, "revue générale de colonisation" qui veut mettre en place une colonisation rationnelle.¹⁸ Partisan d'une politique d'association qui fasse "évoluer l'indigène dans son cadre", il milite pour la mise en place d'une "*politique indigène*", c'est-à-dire d'une politique coloniale qui s'adapte à la spécificité des différents groupes indigènes, et repose sur un effort de connaissance systématique des sociétés indigènes. Parallèlement, il est membre de nombreuses sociétés savantes (IFA, Société des Africanistes, Société Française d'Ethnographie, ...). Il est donc tout acquis au projet de l'IALC d'un rapprochement entre les deux univers, qui lui garantit la possibilité de jouer au mieux de sa double position.

La carrière de Labouret est de fait marquée par une évolution depuis les travaux ethnographiques vers l'analyse des problèmes coloniaux. Écoutons Labouret se présenter lui-même, dans ses *Titres et travaux* rédigés en 1938:

"Parti de la linguistique et me fondant d'abord sur elle seule, entraîné peu à peu vers l'ethnographie et la sociologie, j'ai été amené enfin à m'occuper des graves problèmes qui dominent et conditionnent l'action des puissances colonisatrices.

Depuis 10 ans, je m'occupe particulièrement de ces questions complexes... Je n'ai pas abandonné pour cela mes travaux de linguistique et d'ethnologie, estimant qu'ils éclairent singulièrement le problème du contact des nationalités et des races, dans lequel se résume en fait la colonisation."

Labouret dit avoir été amené à passer de "l'observation locale" où il était d'abord "cantoné", au stade de la comparaison avec les possessions étrangères pour apprécier le "fait colonial".¹⁹ Il joue donc de sa connaissance du domaine britannique.

¹⁸ Voir A. Piriou, "Pratiques coloniales et représentations savantes : le cas de la revue "Outre-mer" (1929-1937) in A. Piriou & E. Sibeud (Ed.), *L'Africanisme en question* Paris: EHESS, sous presse.

¹⁹ Effectivement, le choix d'articles qu'il cite dans ses *Titres et travaux* montre cette évolution : Labouret publie d'abord des articles consacrés à des thèmes d'intérêt classique de l'ethnographie folklorisante : en 1921, "Mariage et polyandrie parmi les Dagari-Oulé", "Mutilation des lèvres et des dents en Afrique", en 1923 sur le "Langage tambouriné et sifflé". En 1929, il publie un ouvrage avec Paul Rivet, alors Professeur au Muséum,

Cependant, la possibilité d'importer concepts et pratiques est limitée par le fait que Labouret occupe une position en réalité très différente de celle de ses collègues britanniques. Il n'a en effet ni l'autorité coloniale de Lugard (il n'obtient le grade de "gouverneur des colonies" qu'à l'occasion de sa retraite), ni le prestige scientifique de Malinowski. S'il est admis dans les cercles savants (il est ainsi membre de l'Institut Français d'Anthropologie, qui regroupe les noms les plus prestigieux de cette branche du savoir et enseigne l'ethnographie africaine à l'Institut d'Ethnologie), Labouret, enseignant dans des institutions telles que l'Ecole Coloniale, l'Ecole des Langues Orientales ou l'Ecole des Sciences Politiques, n'est pas en position de constituer une "école de recherche". A partir de 1927, Labouret élabore une série de propositions et programmes de recherche, dont aucune ne semble avoir eu de traduction concrète considérable, mais qui constituent autant de tentatives pour établir un modèle français d'ethnologie coloniale. Labouret propose ainsi une alternative au modèle malinowskien d'un développement du savoir anthropologique à partir des universités. Estimant que l'ethnologie, ne constituant pas en France une carrière, ne peut attirer de "spécialistes" universitaires ("ni les maîtres, ni les étudiants ne consentent à s'orienter vers une science qui ne leur procurerait pas de moyen d'existence"), Labouret suggère de s'appuyer plutôt sur les administrateurs, auxquels il s'agit de donner le "goût de l'ethnographie".

"Il apparaît au contraire comme d'un grand intérêt et d'une utilité indiscutable de former aux recherches sur le terrain de jeunes fonctionnaires du service colonial qui pourraient se spécialiser dans cette branche et former plus tard un corps d'ethnologues à la disposition des Gouvernements généraux et des Gouvernements locaux pour se livrer sur place à l'étude de toutes les questions intéressant à la fois les populations indigènes, l'administration et la science".²⁰

Labouret reste ainsi fidèle à une forme de division traditionnelle du travail scientifique: les "savants" rédigent des directives qui serviront de base aux recherches des hommes de terrain intéressés²¹. Il propose à

Secrétaire Général Institut Ethnologie, et futur créateur du Musée de l'Homme : *Le Royaume d'Arda et son évangélisation au XVII^e siècle*, publié par l'Institut d'Ethnologie. C'est donc une reconnaissance scientifique. En 1931, il publie une série d'articles dans l'Afrique Française, sous le titre "A la recherche de la politique indigène en Afrique de l'Ouest".

²⁰ "Rapport de M le Professeur Labouret sur un Projet de Voyage au Cameroun" (1933), in Archives de l'IAI, London School of Economics and Political Science 1/18.

²¹ "Les collaborateurs vivant aux colonies seront certainement les mieux placés pour entreprendre des travaux de cet ordre, mais beaucoup d'entre eux ont besoin d'être guidés, il a donc paru nécessaire de leur adresser des recommandations destinées à faciliter et à coordonner leurs recherches." in "Propositions en vue de développer l'activité de l'Institut dans

l'Institut de coordonner des enquêtes dans l'ensemble de l'Afrique et met au point à cette fin, avec l'aide des Seligman, des "instructions pour l'étude de la famille", adressées aux correspondants locaux afin de "collecter du matériel".

Dans le même esprit, Labouret publie en 1932 "Ethnologie coloniale: un programme de recherche"²². Il y propose une méthode pour une "investigation attentive et méthodique de la vie courante et de ses transformations sous l'influence de la paix, du travail, des facteurs économiques nouveaux et de la colonisation.". Il s'agit en fait d'un plan de monographie régionale descriptive extrêmement détaillée, destiné à servir de guide de recherche pour les administrateurs, missionnaires et colons, afin d'obtenir "des collections bien ordonnées de phénomènes concrets, rapportés avec le maximum d'exactitude et de détails."

Labouret dit s'être inspiré à la fois d'ouvrages étrangers (il cite notamment Malinowski et les *Notes and Queries on Anthropology* du RAI) et de l'enseignement de Mauss qui à l'Institut d'Ethnologie donne un cours d'Instructions à l'usage des voyageurs, missionnaires et administrateurs, qui est en fait un cadre d'observation détaillée. De fait, le plan général et un certain nombre de suggestions apparaissent inspirés par Mauss. Une section de ce guide d'observation est consacrée à l'étude des transformations sociales provoquées par l'évolution économique.²³ Ce plan de monographie régionale apparaît comme un compromis entre la définition d'une ethnographie totalisante que promeut l'Institut d'Ethnologie et le désir d'aborder les changements en cours.

La recherche difficile d'un compromis apparaît plus nettement encore dans un *Rapport au sujet d'un Programme de Recherches dans les Colonies Françaises* qu'élabore en 1934 Labouret avec les autres membres français du Conseil exécutif de l'IALC²⁴:

"Il a semblé que toute enquête devait obligatoirement affecter deux aspects, l'un ethnographique, l'autre sociologique.

En ce qui touche le premier, les Boursiers auront à suivre un plan à peu près uniforme pour toutes les régions de l'Afrique et comportant dans ses parties essentielles l'observation du milieu géographique, de l'organisation sociale, de la parenté, des techniques, de la vie économique, des coutumes, des lois, des

le domaine ethnologique", Memorandum daté de Mai 1927, (IAI515).

²² Labouret, Henri, 1932 - "Ethnologie coloniale. Un programme de recherches". *Outre-Mer*, IV (1),: 48-89.

²³ "L'étude du passé (...) n'y tient pas une place prépondérante."

²⁴ Source: IAI 1/19 (553), Archives de l'IAI, *London School of Economics and Political Science*.

connaissances générales et traditionnelles, de l'art, de la mythologie, des idées religieuses, de la magie.

Au point de vue sociologique l'enquêteur aura à constater et à expliquer les changements intervenus dans les moeurs, les coutumes, la loi indigène sous l'influence des modifications économiques, de l'éducation, des missions, du contrôle administratif et d'autres faits nouveaux comme par exemple l'emploi des indigènes dans les concessions européennes proches ou éloignées, les modifications dans les facultés de production et de consommation chez les Européens".

Ce qui est fascinant dans ce programme, très général, de recherche, c'est qu'il est conçu non comme une synthèse, mais comme la juxtaposition de deux approches de nature très différentes. En un sens, ce que Labouret demande aux boursiers français, c'est de donner satisfaction sur tous les tableaux, à la fois en suivant le programme ("ethnographique") de l'ethnologie légitime, tout en s'intéressant par ailleurs à l'étude ("sociologique") des changements en cours. Dans ses missions d'étude sur le terrain (en 1932 : Sénégal, Soudan, Guinée; en 1934 au Cameroun), Labouret s'efforce de satisfaire aux exigences de l'ethnographie telle qu'elle est alors codifiée, tout en disant vouloir étudier les transformations.

En fait, les méthodes développées en Grande-Bretagne pour étudier le " *culture contact* ", adaptées aux "terrains" prolongés, ne conviennent pas au type de pratique scientifique qui est celui de Labouret: celui-ci réalise des missions d'étude itinérantes, orientées vers la collecte de données, d'objets, de documents, non d'un séjour prolongé au milieu des populations. Quand Labouret s'intéresse aux problèmes contemporains, il change d'échelle d'analyse, abandonnant l'approche ethnographique pour une approche des problèmes au niveau d'un territoire (par exemple *Le Cameroun*, 1937) ou d'un vaste ensemble géographique comme dans *Paysans d'Afrique occidentale*, dont le titre dit assez le caractère général. Dans cet ouvrage, il cite en exemple les travaux britanniques, notamment les enquêtes d'A.Richards, mais s'en sert plutôt à titre d'illustration d'une synthèse traitant des problèmes économiques et sociaux africains. Il opère en fait une *traduction* des travaux anthropologiques britanniques dans le langage de la géographie humaine. Les documents qu'il utilise sont essentiellement des statistiques et des rapports administratifs.

S'il connaît et évoque les innovations britanniques, Labouret ne peut donc véritablement les reprendre à son compte, car elles ne sont pas adaptées aux stratégies à la fois coloniales et scientifiques qu'il poursuit.

A la recherche de l'Afrique essentielle :

Labouret, dépourvu du capital scientifique et symbolique nécessaire pour imposer une modification radicale de la hiérarchie des objets, ne parviendra pas à développer une école d'ethnologie coloniale; c'est une autre forme de savoir qui s'impose autour de la Société des Africanistes. Créée en 1930, la Société des Africanistes émerge comme un pôle autour duquel va cristalliser l'africanisme. Sa création suit un modèle très différent de l'IIALC: il s'agit d'une société nationale, créée à l'occasion de la préparation de l'Exposition Coloniale de 1931, et de la mission Dakar-Djibouti²⁵. Dans ces circonstances, ce qui est mis en avant n'est pas l'intérêt pratique, mais bien le caractère "désintéressé" du savoir. Il s'agit plutôt de mettre en valeur la diversité des peuples de l'Empire français que d'évaluer les transformations en cours. Cette perspective porte à privilégier les sujets "nobles", qui peuvent rencontrer les intérêts du public métropolitain.

Les ethnologues africanistes du Musée de l'Homme, dont la légitimité proprement scientifique est faible, comparée à leurs homologues britanniques (leur formation universitaire et "professionnelle" n'est souvent guère plus poussée que celle des administrateurs ethnographes) sont eux-aussi portés à chercher une légitimation dans les objets les plus nobles; ils s'efforcent au contraire de se démarquer de l'analyse des phénomènes économiques, politiques et sociaux contemporains, associée, notamment à travers Labouret, à une ethnologie coloniale à visée utilitaire.

Les Masques Dogon, qui constitue la thèse de doctorat de Griaule, est présenté comme le résultat du travail collectif réalisé lors des diverses missions dirigées par Griaule. Il possède donc l'aspect d'un manifeste de la nouvelle école africaniste liée au Musée de l'Homme et à l'Institut d'Ethnologie; en ce sens, on peut le voir comme le pendant de *Methods of Study of Culture Contact*, qui paraît la même année. Le contraste ne saurait être plus grand : plutôt que de s'intéresser aux transformations produites par la colonisation, les ethnologues français s'attachent à la population qui constitue alors l'archétype des sociétés les plus primitives d'Afrique: les Dogon des falaises de Bandiagara²⁶.

Ce qui caractérise l'ethnologie africaniste de Griaule et de son école, mais aussi de Schaeffner, Leiris ou Denise Paulme, c'est en effet une fascination pour une sorte d'Afrique essentielle, authentique et

²⁵ Pour une comparaison entre les deux institutions, voir Benoît de L'Estoile, 1997 - "Africanisme, Africanism: esquisse de comparaison franco-britannique". In A.Piriou & E.Sibeud (op.cit).

²⁶ Présentant en 1935 la "diversité des états sociaux" en AOF, le Gouverneur Général Brévié rappelait ainsi qu'elle allait "de l'homme des cavernes des falaises de Bandiagara jusqu'à l'électeur promu citoyen français". Intervention à l'Académie des Sciences Coloniales, 1935

authentiquement noire²⁷. Cette Afrique primitive, incarnant le contraste avec l'Occident, est à la même époque valorisée dans l'univers artistique et intellectuel. De façon générale, les objets privilégiés des ethnologues français qui entourent Rivet sont déjà valorisés dans le monde littéraire et artistique: les masques et "l'art nègre", la possession (Leiris), les mythes, la cosmologie (Griaule), les racines africaines du jazz (Schaeffner).²⁸

Cette approche essentialiste sera défendue en 1959 par Germaine Dieterlen, qui a poursuivie chez les Dogon l'œuvre de Griaule: elle justifie le modèle d'une ethnographie totalisante en affirmant que la méthode de Griaule était directement inspirée de l'enseignement de Mauss.

*"il est nécessaire de rappeler qu'elle proposait comme but à l'ethnologue de constituer, sur le terrain d'enquête, les "archives" de la population étudiée, nécessitant une observation de tous les faits, une analyse de tous les groupes sociaux, une collection de tous les objets existants."*²⁹

Elle affirme ainsi que l'étude intensive chez les Dogon:

"a mis en évidence l'existence, en Afrique occidentale, d'une structure socio-mythique internationale, ayant une valeur politique, restée sous-jacente à tous les régimes qui se sont succédés jusqu'à aujourd'hui avec une solidité déconcertante, et avec toutes les adaptations nécessaires, qui témoignent de la souplesse d'esprit des Soudanais, et de leur faculté de syncrétisme. Pour prendre un exemple, nous rappelons que le rite le plus important des Malinké (...) est exécuté depuis le XII^{ème} siècle. "

Une telle approche est explicitement en opposition avec la "sociologie dynamique" que revendique alors Balandier.

"il n'est pas sans intérêt pour une étude qui, actuellement, se veut dynamique des statuts et des problèmes d'Afrique Occidentale, de connaître l'existence d'une telle structure, et d'assister en connaissance de cause à son évolution "

Ce privilège donné aux "permanences", alors même que l'étude collective d'une même population pendant une longue période aurait pu constituer un "terrain" privilégié pour l'étude du changement, n'offre pas un terrain

²⁷ *L'Afrique fantôme* de Leiris exprime bien cette fascination ambiguë. Denise Paulme, qui prend pour objet l'organisation sociale de l'ethnie fétiche de Griaule (*L'organisation sociale des Dogon*, 1940) semble atypique. Cependant, ce travail est lié aux exigences d'une thèse de droit. Dès sa thèse obtenue, Denise Paulme s'intéresse de nouveau aux contes.

²⁸ Un certain nombre de personnalités littéraires ou artistiques avaient ainsi suggéré des thèmes d'enquête aux membres de la mission Dakar-Djibouti : voir par exemple la reproduction du questionnaire de Bataille dans *Gradhiva*, n° 5, 1988, p.77. Voir aussi Jean Jamin, 1986 - "L'ethnographie, mode d'emploi. De quelques rapports de l'ethnologie avec le malaise dans la civilisation" In J. H. & R. Kaehr (Ed.), *Le mal et la douleur*. Neuchâtel: Musée d'Ethnographie.

²⁹ "Tendances de l'ethnologie française", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1959

favorable à l'importation des méthodes d'étude du "*changing native!*".³⁰ Ainsi, si le thème du "*culture contact*" n'est pas repris en France, ce n'est par méconnaissance, mais plutôt par manque d'intérêt.³¹

La "sociologie des peuples dépendants" et le "changement social":

La situation change après la Seconde Guerre Mondiale; la Grande-Bretagne offre alors un modèle pour une ethnologie coloniale en train de se constituer, notamment au sein de l'Office de la Recherche Scientifique d'Outre-Mer (plus tard ORSTOM) et de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN). Cet intérêt nouveau est sensible dans la présentation que fait Chombart de Lauwe de l'anthropologie britannique dans la *Revue de Géographie Humaine et d'ethnologie*, (1948)

"sans perdre de vue le côté scientifique, l'anthropologie anglaise est très pratique dans ses buts et ses méthodes. Dans beaucoup de territoires, des ethnologues spécialisés sont les conseillers de l'administration, et leurs études sont largement utilisées dans l'orientation de la politique indigène."

Il conclut que "*... les spécialiste français envoyés sur le terrain par l'Office de la Recherche Scientifique Coloniale, ou l'IFAN de Dakar, auront constamment à garder le contact avec leurs collègues anglais ayant participé au "plan de recherches de 5 ans sur les effets de la civilisation européenne sur la Culture africaine"*.

Les Britanniques fournissent donc un modèle, dont la légitimité est confirmée par le rapide développement de la discipline à l'université après guerre. Les chercheurs français qui se trouvent dans des conditions structurellement homologues à celles des Britanniques reprennent leur mot d'ordre d'une nécessaire transformation du savoir anthropologique.

Ainsi, écrit G.Balandier en 1947, "*Les pays anglo-saxons ont donné à leurs anthropologistes non seulement un rôle de savants, mais aussi un rôle de praticiens. Il s'agit d'examiner les conditions d'une ethnologie*

³⁰ Certains Africains reprocheront à Griaule ce "passéisme". Voir Benoît de L'Estoile, "Au nom des vrais Africains : les élites scolarisées de l'Afrique coloniale face à l'anthropologie (1930-1950)". *Terrain*, (28), mars 1997.

³¹ Il est significatif que Denise Paulme, qui dit avoir "toujours beaucoup lu les Anglais", mentionne comme influence principale les travaux de Rattray, *Government anthropologist in Gold Coast*, et auteur de travaux sur les Ashanti dans la perspective d'une ethnologie reconstruisant les cultures disparues. Venant en 1936 en Grande-Bretagne, Denise Paulme dit être allée au *British Museum*, et à Oxford pour rencontrer Rattray (communication personnelle).

pratique, et dans ce but d'examiner les insuffisances de l'ethnologie traditionnelle³².

Un thème similaire est développé par Paul Mercier; dans les *Tâches actuelles de la sociologie*, il définit un programme pour la sociologie à l'IFAN de Dakar.

Mercier justifie la constitution de ce qu'il appelle la "sociologie des peuples dépendants" par le recours à l'argumentaire développé par Malinowski vingt ans plus tôt à propos de l'anthropologie pratique:

"l'extension de l'influence occidentale, rend maintenant vaine la recherche de sociétés qui soient restées dans l'isolement. Il est indispensable de connaître, de reconstituer, mais il faut se garder de se limiter à une "ethnologie d'antiquaires" (Malinowski). La sociologie des peuples dépendants a trouvé la voie de son progrès dans l'étude des situations concrètes et présentes." (7)

Cette référence à l'anthropologie britannique s'inscrit dans le cadre d'une stratégie de professionnalisation, de définition d'une position propre pour un nouveau type de spécialiste :

"Le temps de l'ethnologue amateur est passé (...) le champ est au spécialiste, utilisant des techniques de plus en plus précises. (...). Comme dans tous les domaines où s'est perfectionnée et compliquée la technique de recherche, l'empirisme doit céder."

Autrement dit, l'importation de techniques de recherche nouvelles va de pair avec l'adoption d'une posture de chercheur professionnel. Le modèle britannique légitime la position d'un chercheur qui travaille de façon scientifique sur les problèmes sociaux qui intéressent les administrateurs, permettant donc d'affirmer à la fois une autonomie, et une convergence d'intérêts; Mercier appelle de ses vœux

"l'établissement en commun d'un programme de travail : les problèmes choisis le seront à la fois pour leur intérêt théorique — point de vue du sociologue — et pour leur intérêt pratique — point de vue du praticien. Par exemple: l'évolution actuelle des chefferies, ou : l'évolution de la famille dans les nouveaux groupements urbains."

C'est ce dernier thème que Balandier aborde en 1950 dans une étude sur "L'adaptation de l'organisation sociale traditionnelle aux exigences économiques et politiques de la vie moderne", à Brazzaville. De même, Balandier, et le géographe Pauvert réalisent une étude sur la création de nouveaux villages au Gabon (*Les villages gabonais. Aspects démographiques, économiques, sociologiques. Projets de modernisation*. Brazzaville (AEF), Mémoires de l'Institut d'Etudes Centrafricaines, 1952)³³.

³² "Ethnologie et psychologie", *Etudes Guinéennes*, 1947, 47-55 (souligné par moi)

³³ Ce type d'approche aboutira en 1955 à la publication de *Sociologie actuelle de l'Afrique*

La référence britannique apparaît alors comme une garantie de scientificité, (et par conséquent laisse ouverte la possibilité d'une future carrière de chercheur dans les institutions scientifiques métropolitaines, ce qui sera effectivement le cas pour Balandier et Mercier, Directeurs d'Etudes à la VIème Section de l'EPHE).

"A ceux qui craignaient, poursuit Mercier, que les soucis d'application nuisent au développement même des études sociologiques ou d'anthropologie sociale, les faits ont apporté un démenti. Les dernières décennies ont connu une riche floraison d'œuvres originales, entreprises pour fournir les éléments de solutions pratiques. Citons en seulement quelques unes: Reaction to Conquest de M Hunter, The Nuba, de SF Nadel, Western Civilization and the natives of South Africa, sous la direction de I. Schapera, Law and authority in a Nigerian tribe, de Meek. Leur origine n'a aucunement nui à leur valeur théorique. Les administrateurs, les éducateurs, les élites africaines, en ont pourtant tiré grand bénéfice. Tous ceux qui se préoccupent de l'avenir des sociétés africaines ne peuvent que souhaiter de semblables développements dans tous les territoires, et spécialement en AOF."

Ce passage montre comment l'emprunt de références théoriques, de notions et de techniques, prend tout son sens dans une stratégie de justification d'une *posture* pour la recherche en sciences sociales dans les colonies: il s'agit de démontrer qu'il est possible de produire un savoir à vocation pratique qui ait en même temps une valeur théorique. Le recours à l'anthropologie britannique a dans ce contexte un rôle stratégique.

Il est significatif que Mercier, proposant d'adopter ce qu'il appelle un "point de vue dynamique" sur l'acculturation s'appuie notamment sur le mémorandum de 1938 "*Methods of study of culture contact*", qu'il combine avec les approches nord-américaines de l'acculturation. Le thème du "culture contact" est adopté, et devient, pour un temps au moins, un problème légitime. En 1953, paraît une synthèse sur l'*Ethnologie de l'Union Française*³⁴. Un chapitre entier est consacré au "problème des contacts culturels".

Noire, de Balandier.

³⁴ Leroi-Gourhan, André Poirier, Jean, avec André-Georges Haudricourt, *Ethnologie de l'Union Française (Territoires extérieurs)*. Peuples et civilisations d'outre-mer. Paris, PUF, 1953.

Conclusions:

Ce petit parcours permet de réfléchir aux conditions de possibilité des transferts de concepts et de pratiques dans les sciences³⁵. D'abord, l'existence de "contacts", même réguliers, au sein d'institutions spécialement consacrées à la promotion des échanges internationaux, n'entraîne pas mécaniquement des transferts. Les structures matérielles de l'échange sont fondamentales, mais elle ne sont pas des *causes* de l'échange, tout-au-plus des *conditions* favorables.

Pour qu'il y ait "transfert" d'une innovation cognitive, il faut que celle-ci apparaisse "intéressante" dans le contexte d'importation. Ce qui empêche le transfert, c'est donc plus que l'ignorance (le manque d'information), l'absence d'intérêt. Ce qui est "intéressant" dans un contexte national ne l'est pas nécessairement dans un autre. Ce constat banal amène à s'interroger sur la façon dont sont structurés les intérêts cognitifs; l'hypothèse que nous faisons est qu'ils correspondent à des configurations différentes, à la fois dans l'espace colonial et dans l'espace académique, où les considérations de légitimité ont un grand poids. Pour qu'il y ait transfert, il faut donc, soit que l'innovation cognitive corresponde à des intérêts déjà constitués dans l'univers de réception, soit qu'il y ait des agents intéressés à jouer le rôle de médiateurs. Un ouvrage de Malinowski lui-même fournit un bel exemple du premier cas: *La Vie Sexuelle des Sauvages*, paraît en France dès 1930, un an après sa publication en Grande-Bretagne.

Le cas de l'étude du "culture contact" illustre les difficultés de la médiation. D'un côté, les Africanistes, scientifiquement peu légitimes, sont portés vers des objets nobles, et donc enoblissants, par exemple ceux qui sont alors valorisés dans le monde artistique et intellectuel; de l'autre, ceux qui comme Labouret veulent s'intéresser à l'étude des changements sociaux n'ont pas les moyens d'opérer une révolution symbolique qui modifierait radicalement la définition de ce qu'est l'ethnologie, et s'efforcent au plus de modifier à la marge les protocoles d'observation, en y ajoutant des questions sur les "transformations". Les partenaires n'ont pas d'intérêt à l'importation (ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas d'intérêt à entrer dans un réseau d'échanges internationaux).

Le thème du "contact culturel" ne devient important, et surtout ne fait l'objet d'emprunts massifs à l'anthropologie sociale britannique que dans

³⁵ Sans parler des échanges complexes entre approche administrative et construction scientifique des problèmes sociaux, qui constituent un aspect important de l'émergence du savoir anthropologique.

le contexte nouveau de l'après-guerre. C'est alors dans le cadre d'une stratégie de professionnalisation et d'auto-affirmation en tant que spécialistes des phénomènes sociaux dans les sociétés colonisées, lors de la mise en place d'institutions de recherche coloniale, que le recours à l'anthropologie sociale britannique prend un nouveau sens; elle fournit en effet à ces chercheurs un modèle désormais légitime de conciliation entre l'affirmation d'un intérêt pour les problèmes pratiques coloniaux et une légitimité savante.

Ce qui circule, dans ce cas au moins, bien plus que des "idées" isolées, ce sont donc des ensembles; le transfert de thèmes, de notions (comme celle de fonction) et de méthodes d'enquête ne se fait que dans le cadre de l'adoption intéressée d'un modèle global de recherche, c'est-à-dire de pratiques scientifiques inséparables d'une posture de chercheur.

Benoît de L'ESTOILE
Ecole normale supérieure, Paris*

* Lors de la journée d'études, également *Fellow* du *British Council*.